



5


André Gide et Dostoïevsky — notes de critique par Henry Petiot.

Si Gide a étudié Dostoïevsky, c'est qu'il s'est senti attiré par lui : il n'est point de ceux qui adorent n'importe quel dieu, quitte à le brûler plus tard ; il sait la valeur du choix. Attiré par lui, disons-nous, et l'expression aussitôt nous paraît trop faible ; préférons lui celle-ci : il a reconnu en Dostoïevsky quelques-uns des traits de sa propre personnalité. Aussi bien pourrait-on dire : il a annexé à sa personnalité quelques-uns des traits de l'auteur russe. Il ne s'en cache pas,

Ce sont elles qui m'importent (les idées de Dostoïevsky), et d'autant plus que je les fais miennes (1).

(1) Quand nous citons André Gide sans indications de référence, c'est à ses conférences sur Dostoïevsky que nous renvoyons le lecteur : elles ont paru dans la *Revue Hebdomadaire* (Janvier et février 1923) et paraîtront prochainement chez Plon. Quand nous emploierons l'abréviation M. C., elle aura pour sens *Morceaux choisis* d'André Gide, parus à la *Nouvelle Revue Française* ; il nous a semblé qu'il valait mieux citer ces *Morceaux choisis* que les livres et articles de Gide, car il reconnaît y avoir placé ses pages les plus significatives.





.... Encore une fois, ce que j'y ai surtout cherché, consciemment ou inconsciemment, c'est ce qui s'apparentait le plus à ma propre pensée...

nous dit-il, et ailleurs :

.... Dostoïevsky ne m'est souvent qu'un prétexte pour exprimer mes propres pensées. Je m'en excuserais davantage si je croyais, ce faisant, avoir faussé la pensée de Dostoïevsky, mais non... Tout au plus ai-je, comme les abeilles dont parle Montaigne, cherché dans son œuvre, de préférence, ce qui convenait à mon miel. Si ressemblant que soit un portrait, il tient toujours du peintre et presque autant que du modèle.

Cela, nous le savions déjà : Oscar Wilde nous l'avait dit :

.... Tout portrait peint compréhensivement est un portrait de l'artiste, non du modèle. Le modèle est purement l'accident, l'occasion. Ce n'est pas lui qui est révélé par le peintre; c'est plutôt le peintre qui, sur la toile colorée, se révèle lui-même. (Oscar Wilde, LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY, éd. Stock, p. 77).

Nous ne voulons point dire que cela explique l'affection de Gide pour Dostoïevsky — son égotisme n'étant pas si absolu qu'il l'empêche de s'intéresser à ceux qui ne lui ressemblent pas, au contraire — mais nous voulons faire remarquer par là combien il est juste d'étudier Gide à propos de Dostoïevsky (on écrit toujours A PROPOS de quelqu'un ou de quelque chose, nous a-t-il dit). Et quand, répondant à M. Paul Souday, il se défend d'IMMOLER Balzac à Dostoïevsky, nous n'avons pas besoin de lui opposer sa propre phrase

Qu'est-ce qu'un Balzac en face d'un Dostoïevsky ? (M. G., p. 146).

pour penser qu'il accepterait encore moins d'immoler Dostoïevsky à Balzac, car ce serait s'immoler lui-même en partie : il a peu de goût — heureusement — pour les renoncements de cette sorte.

••

Cette parenté affectueuse entre Gide et Dostoïevsky est si nette que presque toutes les phrases que le Français écrit sur le Russe pourraient s'appliquer à lui-même. Presque toutes : sans doute il y a des différences et presque des oppositions, mais Gide est ainsi fait que ces oppositions l'attirent : nous le constaterons tout à l'heure.

De Dostoïevsky, Gide aimera d'abord la spontanéité : lui-même n'est-il pas le plus spontané de nos maîtres ? Malheur à l'écrivain qui sait se cataloguer et se classer, qui n'écrit pas comme il sent, mais comme il pense. Ecrire un livre dans un dessein déterminé, pour obtenir une étiquette est dangereux. Répondant à une phrase prononcée par M. Henry Bordeaux dans une inter-



wiew : « IL FAUT D'ABORD CHERCHER A SE CONNAITRE », Gide réplique :

Le littérateur (1) qui se cherche court un grand risque : il court le risque de se trouver. Il n'écrit plus dès lors que des œuvres froides, conformes à lui-même, résolues. Il s'imite lui-même (2). S'il connaît ses lignes, ses limites, c'est pour ne plus les dépasser. Il n'a plus peur d'être insincère ; il a peur d'être inconséquent. Le véritable artiste reste toujours à demi inconscient de lui-même lorsqu'il produit. Il ne sait pas au juste qui il est. Il n'arrive à se connaître qu'à travers son œuvre, que par son œuvre, qu'après son œuvre.

Et cette phrase encore, que Gide écrit de Dostoïevsky :

S'il avait été philosophe au lieu d'être romancier, il aurait essayé de mettre ses idées au pas et nous y aurions perdu le meilleur (3).

ne s'applique-t-elle pas très exactement à lui-même ? Il n'a jamais essayé de **METTRE SES IDÉES AU PAS** : préférant être **INCONSEQUENT** qu'**INSINCÈRE** il n'a eu d'autre but que de s'examiner toujours avec la plus absolue, la plus douloureuse sincérité. Dostoïevsky lui ressemble : franc vis-à-vis de sa conscience il a poussé la franchise jusqu'à ses plus lointaines limites, avouant certaines peu jolies actions dont il s'est rendu coupable. Tel Raekolnikof de **CRIME ET CHATIMENT**.

Cette sincérité absolue n'est pas sans influencer sur leur technique : ni l'un ni l'autre n'observe pour observer (4) ne décrit pour décrire, mais chacun emploie les faits comme des matériaux rudes, qu'il faut modifier avant de les utiliser, suivant le précepte de Nietzsche (5). Pour Dostoïevsky comme pour Gide l'œuvre

naît d'une rencontre de l'idée et du fait... (GIDE).

et le fait, seul, n'est pas plus suffisant que l'idée pure.

Ces faits, qui feront jaillir l'œuvre de l'idée, sont ceux de tous les jours et la **CURIOSITÉ INTELLECTUELLE** qu'éprouvent Gide et Dostoïevsky à leur égard, ne se laisse rebuter par aucun d'entre eux. Dostoïevsky a d'ail-

(1) Est-il vrai seulement pour le littérateur ?

(2) Jean Cocteau, dans une interview récente (*Nouvelles littéraires* du 24 mai), a avoué que, par lui, tous ses livres étaient des renouvellements.

(3) Qu'en pense M. Julien Benda ?

(4) Nous nous souviendrons de ceci quand nous étudierons Georges Duhamel.

(5) Un psychologue de naissance se garde par instinct de regarder pour voir... Il ne travaille jamais d'après la nature. — Il s'en remet à son instinct, à sa *chambre obscure*, pour tamiser, pour exprimer le « cas », la « nature », la « chose vécue »... Il n'a conscience que de la *généralité*, de la conclusion, de la résultante... Morale pour psychologues : ne point faire de psychologie, de colportage ! Ne jamais observer pour observer !

Cité par Gide : Nietzsche (*Mercur*, avril 1898, p. 371).





leurs raconté comment s'affabulait en lui l'observation la plus banale et comment le fait divers le plus quelconque (1) créait en lui l'œuvre d'art.

Mais cette sincérité absolue et cette spontanéité ne laissent point que de comporter quelques défauts, penseront d'aucuns sans doute si l'on envisage sous l'angle de l'**ACCESSIBLE AU GRAND PUBLIC** les œuvres d'auteurs si loyaux, peut-être trouve-t-on en elles une certaine instabilité qui empêche la foule de les adopter faute de pouvoir les cataloguer. Si l'on essaye de les cataloguer on les diminue. Et cette instabilité est un des traits essentiels de Dostoïevsky comme de Gide :

.... Presque toujours, quand il m'est arrivé de développer une idée en quoi je crois, l'exposé n'est pas terminé que ma foi a déjà faibli. (Dostoïevsky, **UN ADOLESCENT**, p. 740).

Ses idées (de Dostoïevsky) ne sont presque jamais absolues ; elles restent presque toujours relatives aux personnages qui les expriment, et je dirai plus : non seulement relatives à ces personnages, mais à un moment précis de la vie de ces personnages. (GIDE).

De ces deux citations qui concernent Dostoïevsky rapprochons d'abord l'épigraphe que Gide a donnée à ses morceaux choisis : **LES EXTREMES ME TOUCHENT** (2) et cette phrase significative :

Assis, je me sentirais mal à l'aise ; si commode que soit le siège, j'y aurais des inquiétudes ; je ne me sens vivre qu'en marchant. (M. G., p. 28).

En marchant ne les aurait-il pas de même ? et marcher n'est-ce pas pour lui changer d'inquiétude ? Ces le mot est prononcé...

L'inquiétude est essentielle : nulle œuvre d'art durable sans inquiétude. L'écrivain qui écrit comme le paysan laboureur, qui ne ressent point un perpétuel malaise — malaise que la production endort mais ne détruit point — celui-là a toutes les chances d'être superficiel. On n'atteint aux fonds de l'âme que par l'inquiétude. S'il est sans inquiétude il ne connaîtra pas vraiment les grands problèmes. La souffrance seule — et nous entendons la souffrance la plus âpre, la souffrance morale, intellectuelle et métaphysique — est capable

(1) Et particulièrement le quelconque. Stendhal faisait de même quant au fait divers, mais pas quant au quelconque.

(2) Que la haine devienne amour, ou l'amour, haine, est-ce chose rare ? Un amour sauvage peut souvent se manifester par une morsure. Citons deux fragments de Dostoïevsky caractéristiques à ce point de vue :

« Quelquefois la colère m'étouffait. Enfin je me décidai à provoquer mon adversaire. Je lui écrivis une lettre charmante, attrayante, le suppliant de me faire des excuses ; mais, en cas de refus, je faisais des allusions assez nettes au duel. La lettre était rédigée de telle façon que si l'officier eût compris tant soit peu le beau et l'élevé, il serait certainement venu chez moi me sauter au cou et m'offrir son amitié. Et comme cela eût été bien ! Nous aurions si bien vécu ensemble ! » Dostoïevsky (*Le Sous-Sol*, p. 74-75.)

« Seulement il ne savait pas alors si tout cela finirait par un baiser ou par un coup de couteau. Eh bien ! la solution est venue, la meilleure, la vraie : le baiser et le coup de couteau, les deux à la fois. C'est la solution tout à fait logique. » Dostoïevsky (*L'Eternel Mari*, p. 160.)

Mais ce dernier trait appartient à l'étude de la cruauté plus que de l'instabilité.





de révéler une âme et lui donner toute son expansion. Et Gide cite à ce sujet une phrase d'Anatole France, prise dans **LE JARDIN D'ÉPIQUEURE** :

Une chose surtout donne de l'attrait à la pensée des hommes : c'est l'inquiétude. Un esprit qui n'est point anxieux m'irrite et m'ennuie (1).

Et cette inquiétude domine l'œuvre de Dostoïevsky : c'est celle de **TOUS** les personnages de Dostoïevsky, c'est celle de Dostoïevsky lui-même, qui fait de chacun de ses livres une création plutôt qu'une continuation, c'est celle de Gide :

J'écris pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans mais plus libre, plus hardi, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante. (M. C., p. 250, **LES NOUVELLES NOURRITURES**).

S'éprendre de son inquiétude. (**PALUDES**, p. 80).

Et dans les limites de cette inquiétude il faut accepter de placer le déséquilibre — oui, la folie. On a beaucoup jeté à la figure de Gide les **PROVERBES DE L'ENFER** de Blake, car il ne refuse point d'admettre que, s'il a traduit ce philosophe démoniaque, c'était parce qu'il éprouvait pour ses idées une fraternelle sympathie. Citons donc ce proverbe qui justifierait la folie des grands écrivains au cas où elle en aurait besoin :

Si d'autres n'avaient pas été fous, c'est nous qui le serions. It others had not been foolish, we should be.

Gide ne refusera pas de le prendre à son compte.

Il est **NATUREL** que toute grande réforme morale, ce que Nietzsche appellerait toute transmutation de valeurs, soit due à un **DÉSÉQUILIBRE** physiologique. Dans le bien être la pensée se repose, et tant que l'état de choses la satisfait, la pensée ne peut se proposer de la changer... A l'origine d'une réforme il y a toujours un malaise ; le malaise dont souffre le réformateur est celui d'un déséquilibre intérieur. Les densités, les positions, les valeurs morales lui sont proposées différentes, et le réformateur travaille à les réaccorder ; il aspire à un nouvel équilibre ; son œuvre n'est qu'un essai de réorganisation selon sa raison, sa logique, du désordre qu'il sent en lui ; car l'état d'inondation lui est intolérable. Et je ne dis pas naturellement qu'il suffise d'être déséquilibré pour devenir réformateur — mais bien que tout réformateur est d'abord un déséquilibré. (M. C., p. 101).

Et naturellement on peut penser **ENSUITE** comme ceux-ci sans être déséquilibré soi-même ; mais c'est un état de déséquilibre qui d'abord appela ces pensées à la rescousse, dont le réformateur avait besoin pour rétablir en lui l'équilibre rompu. Il fallait précisément qu'une première fût malade pour permettre la santé de beaucoup. Rousseau sans sa folie n'aurait donné qu'un indigeste Cicéron ; et c'est précisément dans la

(1) Il est vrai que Gide s'empresse de qualifier ainsi Anatole France : « Il est disert, fin, élégant. C'est le triomphe de l'euphémisme. Mais il reste sans inquiétude. » (M. C., p. 137.) — Nous comprenons, à travers cette remarque, le charme de M. Henry Bordeaux, à qui toute inquiétude est totalement étrangère.....





folle de Nietzsche que je vois le brevet de son authentique grandeur. (M. G., p. 102) (1).

On ne saurait ajouter à ces lignes que ceci : Dostoïevsky était épileptique (2). Et il y a un épileptique dans tous les romans de Dostoïevsky.

Ah ! André Gide, nous permettez-vous de vous demander maintenant de quel ordre est le trouble qui vous révèle à vous-même et qui vous fait chercher

une existence pathétique... plutôt que la tranquillité. (NOURRITURES TERRESTRES, p. 16),

qui vous attire vers LES OPINIONS ECARTÉES, LES EXTREMES DÉTOURS DES PENSÉES, LES DIVERGENCES ? Et ceci — n'employez-vous point l'expression HÉRÉTIQUE ENTRE LES HÉRÉTIQUES ? — nous amène à la religion.

* * *

L'un et l'autre sont des esprits religieux. Entendons-nous : il n'est point inutile de rappeler que l'esprit religieux n'accepte pas obligatoirement la tutelle d'une religion (d'aucuns diraient : au contraire !). La religiosité diffère de la religion. Dostoïevsky et Gide connaissent le trouble religieux. Je VOUS AIME, écrivait à André Gide son saint ami, le lieutenant de vaisseau Dupouey, PARCEQU'ENTRE TOUS MES AMIS VOUS ÊTES LE SEUL HOMME HANTÉ AUSSI TYRANNIQUEMENT PAR UNE FOI — OU LE REGRET D'UNE FOI. Quant à Dostoïevsky, il montre dans chacun de ses romans la place que tient en lui l'idée religieuse.

Religiosité si particulière du Russe — et qui subsiste même après que toute foi est éteinte. (GIDE).

S'il en faut donner une preuve citons dans L'IDIOT les quatre rencontres du prince Muïchkin et surtout cette histoire : Un homme tue son ami pour

(1) Est-ce pour n'avoir pas à dénier à Victor Hugo tout génie, que Gide, après avoir remarqué : « Mahomet était épileptique, épileptiques les prophètes d'Israël, et Luther et Dostoïevsky. Socrate avait son démon, Saint Paul la mystérieuse « écharde dans la chair », Pascal son gouffre, Nietzsche et Rousseau leur folie », prend soin d'avertir qu'il ne faut pas confondre ses affirmations avec les théories de Lombroso et de Nordau ? Il y a des génies parfaitement bien portants... » Admettons donc que le génie peut quelquefois suivre une route tracée d'avance.

(2) — Il y a des moments — et cela ne dure que cinq ou six secondes de suite — où vous sentez soudain la présence de l'harmonie éternelle. Ce phénomène n'est ni terrestre, ni céleste, mais c'est quelque chose que l'homme, sous son enveloppe terrestre, ne peut supporter. Si cet état dure plus de cinq secondes, l'âme ne peut y résister et doit disparaître. Durant ces cinq secondes, je vis toute une existence humaine, et, pour elles, je donnerai toute ma vie, car ce ne serait pas les payer trop cher.

— Kiriloff, est-ce que cela vous prend souvent ?
— Une fois tous les trois jours, ou une fois par semaine.
— Vous n'êtes jamais tombé du haut mal ?

(DOSTOÏEVSKY, *Les Possédés*, II, p. 303)



lui voler sa montre : « SEIGNEUR, PARDONNE-MOI PAR LES MÉRITES DU CHRIST ! » dit-il en frappant avec le poignard.

Et quelle religion acceptent-ils, ces deux esprits religieux ? Le christianisme — disons PRIMITIF. Sans doute M. François Le Grix reproche (1) à Gide de chercher bien plus que le royaume de Dieu une sorte d'EUPHORIE athéistique et sensuelle : sans doute Merejkowsky (2) reproche à Dostoïevsky de ne pas s'attacher à l'espoir du SECOND AVÈNEMENT, DESTINÉ A COMPLETER... LE PREMIER (3) ; mais l'un et l'autre sont chrétiens, et si Gide prononce le mot de bouddhisme, ce doit être pour éviter de donner des explications.

Christianisme, mais non catholicisme. Dostoïevsky, durant sa captivité en Sibérie, ayant fait la rencontre d'une femme qui lui donna une bible, s'en tient à ce livre,

Je ne connais point d'auteur à la fois plus chrétien et moins catholique...

nous dit Gide de Dostoïevsky. Et lui-même n'a-t-il pas nettement séparé le christianisme du catholicisme ?

Mais je ne choisis pas telle ou telle parole du Christ. Simplement, entre le Christ et Saint-Paul, je choisis le Christ... Je cherche à travers l'Évangile, je cherche en vain commandement, menace, défense... Tout cela n'est que de Saint-Paul. (LA SYMPHONIE PASTORALE, p. 104 et 105). (4)

Cependant Gide, esprit anticatholique (5) — mais moins intransigeant que Dostoïevsky — comprend le catholicisme, de même, nous le verrons plus loin, que Gide international (nous ne disons point internationaliste) comprend l'idée de patrie : disons plus, il sait avoir une AFFECTION D'ESTIME pour les pensées qui sont très différents des siennes. Nous n'en voulons pour preuve que la préface écrite par lui pour le recueil des LETTRES DU LIQUIDATEUR DE VAISSEAU DUPOUEY que nous citons tout à l'heure, officier

(1) *Revue hebdomadaire*, 17 février 1933. Lettre à André Gide.

(2) Dmitri Merejkowsky, *L'Âme de Dostoïevsky*, éd. Bossard, p. 135.

(3) Ici, toutefois, une réserve s'impose : Dostoïevsky personnellement ignore, ou tout au moins a-t-il feint d'ignorer dans l'exposé de ses idées religieuses l'importance de la pensée la plus secrète et la plus profonde du Christianisme : l'idée de la Fin, du second avènement, destiné à compléter et parachever le Premier : du royaume de l'Esprit succédant au royaume du Fils. « Il me reste encore beaucoup à vous dire, mais vous ne sauriez le comprendre maintenant ; lorsque l'Esprit de vérité apparaîtra, il vous montrera le chemin de toute vérité, car il ne parlera pas en son nom, mais il dira ce qu'il a entendu et vous révélera l'avenir. Il me glorifiera, car il recevra tout de moi et il vous le dispensera. » (Jean XVI, 12-14.) — C'est là le reproche de Merejkowsky, mais on peut être parfaitement chrétien et ne point placer tout son espoir dans l'attente de la parousie.

(4) Et encore, dans les conférences sur Dostoïevsky : « Certes on peut dire que, dans une certaine mesure, Balzac est, lui aussi, un auteur chrétien. Mais c'est en confrontant les deux écrivains, celle du romancier russe et celle du romancier français, que nous pouvons comprendre à quel point le catholicisme du second s'écarte de la doctrine purement évangélique ; à quel point l'esprit catholique peut différer de l'esprit seulement chrétien. » Mais c'est là une question si vaste qu'il nous est pas possible de prendre position : nous en signalons seulement l'importance.

(5) Mais pas davantage calviniste : cf. *Nouveaux Prétextes*, page 232.



catholique s'il en fût jamais. Il s'écrie : « O CŒURS COMBLÉS DE JOIE ! VOUS NOUS DIREZ, AU MÉPRIS DE LA PLUS TERRESTRE COMMENT LA PLUS CÉLESTE EST OBTENUE ». Autre preuve, son amitié avec le converti (1) infatigable qu'est Henri Chéon.

Mais, au fond, toute cette religiosité de Gide et de Dostoïevsky, indépendante des religions, n'est-elle pas seulement la manifestation de leur inquiétude ?

* *

L'inquiétude de ces deux auteurs respecte-t-elle la morale ? Pas plus que la religion. Elle l'étreint, la broie, la presse comme une orange, et c'est pour la rejeter.

- Mais qu'est-ce donc, selon vous, que la morale ?
- Une dépendance de l'esthétique. (M. C. p. 32).

(Et cela nous fait penser à la préface qu'Oscar Wilde donne au **PORTRAIT DE DORIAN GRAY**.) Et encore :

O'est avec les beaux sentiments que l'on fait la mauvaise littérature et... il n'est point de véritable œuvre d'art où n'entre la collaboration du démon.

Voilà le nom du Mauvais prononcé une première fois. Soulignons avant de revenir sur son compte le parallélisme parfait de Gide et de Dostoïevsky à ce sujet. Prenons une citation dans **L'ÉTERNEL MARI**. Trousozky raconte avec joie une scène atroce d'assassinat prémédité :

- Je ne vois pas du tout pourquoi vous me racontez cette histoire, dit Velchaninov, sèchement, les sourcils froncés.
- Mais **UNIQUEMENT A CAUSE DU COUP DE COUTEAU**, dit Pavel Pavlovitch, toujours riant. (**L'ÉTERNEL MARI**, p. 92 et 93). (2)

Gide et Dostoïevsky sont trop intelligents,

et si cherche quel rôle joue l'intelligence dans les romans de Dostoïevsky, je m'aperçois que c'est toujours un rôle démoniaque. (GIDE).

voici une deuxième fois le nom du Mauvais. On a reporté à Gide d'être démoniaque : M. Paul Souday en particulier. Pour un peu on lui ferait boire la ciguë, comme si la jeunesse avait besoin d'être corrompue. On lui impute à péché la mort de Marcelin dans **L'IMMORTALITÉ** et le crime de Lalfoadio

(1) « Sans doute Claudel, Jammes, bons chiens bergers, grondent et tournent autour de cette brebis perdue qui pousse le goût de la conversion jusqu'à se convertir chaque jour à une vérité différente. » François Mauriac (préface à *La Tentative amoureuse* d'André Gide, collection des Contemporains, chez Stock).

(2) « Pour certains lecteurs, Dostoïevsky sera toujours un talent cruel et rien autre que cruel. » Merejkowsky (*loc. cit.*, p. 73.)



dans **LES CAVES DU VATICAN** ; et d'autres encore. Il a une immoralité trop raffinée pour qu'on lui pardonne : les immoraux valent mieux que les immoralistes. Ce que la morale reproche à Gide c'est moins de corrompre dans le présent que de posséder la certitude qu'il corrompra dans le futur. Songeons à la phrase des **NOUVELLES NOURRITURES** que nous citions plus haut :

J'écris pour qu'un adolescent, plus tard, pareil...

Il nous resterait encore bien des points connues à mettre en lumière : l'étendue de ce sujet nous saisit d'angoisse. Ceci par exemple, que, malgré les différences techniques, il y a une parenté extérieure entre Gide et Dostoïevsky : l'un et l'autre, suivant l'idée de Jacques Rivière savent **RÉSERVER LES ABIMES**. Mais il est temps de considérer maintenant les différences, afin de ne pas laisser croire, entre eux à un entier parallélisme.

* * *

Dostoïevsky est profondément russe,

Quoi de plus russe que Dostoïevsky ? (M. C., p. 57)

nous dit Gide, avec justesse. Il est plus russe que la plupart des écrivains de ce temps que nous connaissons. Ainsi Tourguenieff (1), qui séduisit les orientaux tout d'abord par un exotisme édulcoré, nous passionne moins que Dostoïevsky à qui nous demandons presque le secret de l'âme russe toute entière.

Couche-toi vers le sol natal... Adore le Christ russe...

telles sont les paroles de Dostoïevsky.

Gide, au contraire, appartient à une époque bien plus qu'à un pays. Français, sans doute, mais de plusieurs pays de France. Qu'on se souvienne de son attitude dans la **QUERELLE DU PEUPLIER** et de sa position contre Maurice Barrès.

Né à Paris, d'un père Uzétien et d'une mère Normande, où voulez-vous, M. Barrès que je m'enracine ? (M. C., p. 14).

Et ailleurs :

Je consens que plus je serai Français, plus je serai moi-même ; mais je sais aussi que, plus je serai moi-même, et plus je serai Français. (M. C., p. 27).

(1) Cf. *Revue hebdo.*, n° 3, 1923, p. 282, opposition entre Tourguenieff et Dostoïevsky.





Avant d'être Français, Gide est Gide, et doit être LUI-MÊME pour exister : pour exister. Dostoïevsky doit être russe.

Or, rien n'est plus opposé que l'esprit russe et l'esprit EUROPÉEN DE NOTRE TEMPS (1) de Gide. L'affirmation que contient le titre de Joseph Conrad SOUS LES YEUX D'OCCIDENT que la Russie et l'Occident sont deux mondes différents qui se regardent, est lourde de vérité. Et cependant, c'est en raison de ses caractères les plus spécifiquement russes que Gide chérit Dostoïevsky. Nous aimons à croire qu'il n'aurait pas étudié Tourguenieff avec autant d'intérêt vivant et actif : c'est là un de ces paradoxes que ne déteste pas Gide. LES EXTREMES LE TOUCHENT... surtout s'il est lui-même un des deux.

La différence entre Gide et Dostoïevsky dans le domaine des patries leur impose d'autres différences. Une grande, surtout, pour ce qui concerne LE POINT D'HONNEUR et l'orgueil. Les Russes acceptent l'humilité — nous ne disons point l'humiliation — plus facilement que les Occidentaux. Nous avons oublié le sens de la maxime évangélique : CELUI QUI S'ABAISSE SERA ÉLEVÉ : ils le connaissent encore. Ils connaissent aussi la phrase qui promet le royaume de Dieu aux PAUVRES EN ESPRIT (2). Partout, partout, dans l'œuvre de Dostoïevsky revient le mot HUMILITÉ.

Pourquoi me refuserait-il ? D'autant plus que je n'exige pas, mais que je prie HUMBLEMENT. (Lettre du 23 Nov. 1864).

Il ne se considère jamais comme un surhomme : il n'y a rien de plus humblement humain que lui ; et même je ne pense pas qu'un esprit orgueilleux puisse tout à fait le comprendre. (GIDE).

Et voilà deux mots graves : surhomme, orgueil. Car Gide est orgueilleux, et il a raison de l'être : non pas de cette sorte d'orgueil qui l'empêcherait de comprendre Dostoïevsky en l'obligeant à rejeter tout ce qui ne serait pas lui-même, Gide, mais d'un orgueil qui est un détachement à l'égard des hommes. Voyez comment il parle de Baudelaire :

Il manque irrémédiablement d'orgueil ; au point qu'il compte avec les sots, sans cesse, soit pour les étonner, soit pour les scandaliser, soit enfin pour leur dire qu'il ne compte absolument pas avec eux. (M. C., p. 112).

En Dostoïevsky, rien de semblable : il est vrai qu'il a pour les hommes plus de fraternité confiante que Gide.

(1) Nous reprenons ici une expression que Merejkowsky applique à Dostoïevsky — faussement, nous semble-t-il.

(2) « Les plus abjects sont plus près du royaume de Dieu que les plus nobles, tant l'œuvre de Dostoïevsky reste dominée par ces profondes vérités : « Il sera accordé aux humbles ce qui sera refusé aux puissants. » — « Je suis venu pour sauver ce qui était perdu. » — Gide.



Frère, il y a beaucoup d'âmes nobles dans le monde (Lettre parue sans le N. R. F., février 1923).

Aux travaux forcés, parmi les brigands, j'ai fini par découvrir des hommes, des hommes véritables, des caractères profonds, puissants, beaux, de l'or sur de l'ordure. (id.)

Mme Hoffmann, son excellente biographe, insiste tout d'abord beaucoup sur cette solidarité, cette fraternité pour tous et pour chacun qui, à travers toutes les classes de la société russe, aboutissent à l'évanouissement des barrières sociales et amènent tout naturellement cette facilité de relation que nous retrouvons dans les romans de Dostoïevsky : présentations réciproques, sympathies subites, ce qu'un de ses héros appelle si éloquemment « les familles de hasard ». (GIDE).

L'orgueil de Gide cède-t-il au contraire devant la pitié ? Nous en éprouvons une gêne.

Pourquoi formuler l'individualisme ? Il n'y a pas d'individualisme qui tienne ; les grands individus n'ont nul besoin des théories qui les protègent : ils sont vainqueurs. (M. G., p. 79).

Où, Gide, les vainqueurs (1).

••

Et nous arrivons au terme de la course. Car être vainqueur, est-ce autre chose que de **SURPASSER SA PROPRE HUMANITÉ** suivant le mot de Nietzsche : « Soyez dur » ? Après les différences. Gide et Dostoïevsky se rejoignent.

Il ne faut gâcher sa vie pour aucun but (Dostoïevsky, corr., p. 449)

dit Dostoïevsky (2). Et Gide :

La vie éternelle n'est pas seulement une chose future, et si nous n'y parvenons pas dès ici bas, il y a peu d'espoir que nous puissions jamais y atteindre.

Où Dostoïevsky, humble, dit **VIE**. Gide, orgueilleux, dit **VIE ÉTERNELLE**. C'est la seule différence. Pour l'un comme pour l'autre la vie se suffit comme fin. Gide ne pose-t-il pas à notre admiration cette phrase, une des dernières de **CRIME ET CHÂTIMENT** :

(1) Et cela explique que, moins cruel pour ses personnages que Dostoïevsky, Gide éprouve cependant de la joie à constater que nous n'arrivons pas à plaindre Marceline dans *l'Immoraliste* : son mari est un vainqueur.

(2) Même le but d'au-delà ?





La vie s'était substituée chez lui au raisonnement, il n'avait plus que des sensations.

Est-ce là L'EXISTENCE PATHÉTIQUE? LA VIE A L'ABANDON que l'on reproche à Gide d'adorer? Avec elle où va-t-on? Si LA SENSATION TRIOMPHE DE LA PENSÉE est-ce l'anarchie ou l'évangile? Peut-être quelque jour considérerons-nous Gide sous cet angle, et utiliserons-nous pour cela cette citation :

UN RUSSE A QUI L'ON REPROCHAIT SON INEXACTITUDE, RÉPLIQUAIT : « OUI, LA VIE EST UN ART DIFFICILE. IL Y A DES INSTANTS QUI MÉRITENT D'ÊTRE VÉCUS CORRECTEMENT, CE QUI EST BIEN PLUS IMPORTANT QUE D'ÊTRE PONGTUEL A UN RENDEZ-VOUS. »

